

*Cette allocution aurait pu être dite lors des cérémonies commémoratives de 2020 et de 2021. Annulée deux fois à cause de la Covid, elle a été finalement prononcée le 9 décembre 2022 par Alain Erhel ancien élève du Lycée Anatole Le Braz entre octobre 1958 et juin 1966.*

Mesdames et Messieurs les représentants de l'État, les élus et les représentants de l'armée.

Monsieur le directeur du collège et tout le personnel du collège.

Mesdames et Messieurs les porte-drapeaux,

Chers élèves, jeunes ou anciens.

Vous toutes et tous qui êtes ici,

La deuxième guerre mondiale a pris fin il y a 77 ans. Notre Collège-Lycée était méconnaissable à ce moment-là. Les Allemands l'avaient miné et dynamité en quittant les lieux. Tout ce que nous voyons ici était éventré et dévasté.

Fidèles au souvenir, nous nous retrouvons une nouvelle fois pour rendre hommage aux anciens élèves du Lycée Anatole Le Braz, morts pour la France lors de la seconde guerre mondiale.

Nous commémorons aujourd'hui plus spécialement le 79<sup>ème</sup> anniversaire de l'arrestation du 10 décembre 1943 dans notre cher lycée.

Des 81 noms gravés sur cette stèle 18 sont ceux de lycéens tombés dans les combats de la Résistance ou disparus en Déportation.

Trois d'entre eux furent fusillés au Mont Valérien : Yves Salaün, Pierre Le Cornec, et Georges Geffroy.

Comme chaque année dans l'enceinte de cet établissement un ancien élève leur rend hommage. Vous comprendrez combien je suis très honoré et ému d'avoir été désigné par l'Association des Anciens élèves pour assurer ce devoir de mémoire. Encore plus ému sachant qu'en 1963, c'était mon père, ancien élève, qui était invité à faire une allocution.

Il est bon et nécessaire que se rassemblent ici chaque année des jeunes du collège. Quand nous étions élèves toutes les classes de la 6<sup>ème</sup> à la terminale descendaient dans cette cour d'honneur. Il faut en effet associer le plus possible les scolaires à ce type de commémoration. La bête immonde, comme on dit parfois, peut toujours revenir.

Aussi, c'est à vous jeunes collégiens que je vais m'adresser en priorité.

Je remercie le chef d'établissement d'avoir permis à un grand nombre d'élèves d'être présents cette année. Je vais de toute manière transmettre à vos professeurs ce que je vais dire.

Dans un conflit ou dans un grand drame, comme celui qui est arrivé avec cette arrestation du 10 décembre 1943, il y a toujours des causes profondes et un déclic.

Je vais vous parler d'abord des causes profondes. Vous devez en effet vous demander les raisons qui poussèrent des lycéens à entrer dans les rangs de la résistance. Pour eux les raisons étaient pourtant évidentes.

Les Allemands avaient pris possession de la préfecture, de la caserne des Ursulines sur le Champ de Mars, de l'aérodrome et des services ferroviaires, Ils avaient réquisitionné les grands hôtels et de belles maisons. En ville les Allemands étaient partout et si on en croisait un sur le trottoir, il fallait descendre pour le laisser passer.

Depuis l'été 1940 ils occupaient en grande partie le lycée. Celui-ci avait même perdu son nom d'Anatole Le Braz en le nommant Kazern Théodore-Körner. Le drapeau à croix gammée flottait en permanence sur le terre-plein gazonné devant notre bahut. Les cours se faisaient dans les classes du petit lycée, et en face au coin de la rue de la gare dans une grande et vieille bâtisse. Un peu plus loin quatre classes fonctionnaient dans les anciennes écuries de la gendarmerie.

Tout cela ne pouvait qu'inspirer dégoût, colère et révolte à des jeunes gens généreux ayant 16-18 ans. Mais surtout n'oublions pas qu'il y a 80 ans l'ennemi nazi étreignait de sa poigne de fer la France vaincue. Il réduisait la population à un état de presque famine et supprimait les libertés. Il traquait les patriotes, persécutait les juifs, torturait les Résistants capturés, fusillait les otages.

Cette situation conduisit donc beaucoup de jeunes à participer à toutes les formes de l'action clandestine avec enthousiasme mais aussi avec l'imprudence propre à la jeunesse. Les risques de représailles étaient d'ailleurs très grands.

Quels étaient leurs actions ? Ils peignaient des slogans sur les murs mais aussi réalisaient des tracs et des journaux clandestins qu'ils distribuaient. Ils lacéraient les affiches allemandes. Ils inscrivait partout le V de la victoire.

Dès 1941 ces actes de résistance eurent donc lieu à partir du lycée mais c'est en mai 1943 qu'un groupe se forma au sein du « Front Uni de la Jeunesse Patriote ». Il y avait là des gars de Pléhédél et de Guingamp, de Plouha et de Saint-Laurent de la mer, de Langourla et de Loudéac, d'Erquy et d'ailleurs, et bien sûr de Saint-Brieuc.

Ils avaient réussi à entrer en contact avec Yves Lavoquer, professeur de lettres au lycée et membre de Libération-Nord. Celui-ci leur promit de les aider mais leur conseilla d'être prudents et notamment de ne pas attaquer la prison, comme ils le souhaitaient, où se trouvaient des patriotes arrêtés.

Je vous ai parlé aussi d'un déclic. Eh bien le déclic en 1943 fut la présence d'un simple pistolet. Ce pistolet était l'arme de service d'un vagemestre allemand. Ce soldat se trouvait le 12 novembre à la halte du chemin de fer à Plérin où il attendait le train de Paimpol. L'équipe résistante des Forces Unies de la Jeunesse Patriotique, dirigée par Yves Salaün accompagné de Pierre Le Cornec, de Georges Geffroy et de Pierre Jouany avait décidé de lui prendre son arme et son courrier. Mais l'Allemand avait dégainé et il y eut un combat au cours duquel il fut tué.

La terrible gestapo savait, notamment par la police de Vichy, qu'un réseau de résistants existait au lycée. Aidée en plus par un traître elle n'allait pas tarder à agir.

C'est ainsi que le 10 décembre 1943 le lycée fut encerclé par les nazis.

Pendant la première heure de cours de la matinée toutes ces classes dispersées furent investies par des gendarmes allemands et des membres de la Gestapo. Un soldat en arme fut placé devant la porte de chaque classe. Leur chef tenait une liste de noms à la main pour procéder à des arrestations et c'est pourquoi nous ne devons pas parler de rafle mais bien d'arrestations prévues.

Gilbert Paulin, ici présent, était élève de 3<sup>ème</sup> en 1943 dans la classe d'Yves Lavoquer. A la fin de la récré de 10h30 il ne retrouva plus son prof, il avait réussi à quitter le lycée et à gagner la clandestinité. Voici ce que m'écrivait Gilbert en décembre 2021 : « J'étais présent au Petit Lycée lorsque la Gestapo est venue arrêter nos malheureux camarades lycéens et Normaliens. De plus Yves Salaün et Georges Geffroy étaient des copains d'enfance puisqu'ils habitaient tout près de chez moi dans le quartier des Villes Dorées. Je dois être un des derniers survivants de cette triste journée. »

La gestapo fut informée de la présence d'un pistolet dans une classe. Sous la menace elle réussit à se le procurer. L'ennemi découvrit alors facilement l'origine de cette arme.

Ce matin-là du 10 décembre 1943, 21 jeunes du lycée, dénoncés donc par un traître, furent arrêtés. Conduits à la prison de Saint-Brieuc, ils furent enfermés dans la même cellule sauf Pierre Le Cornec, Yves Salaün et Georges Geffroy qui furent mis à l'écart. Pendant leur interrogatoire ces trois jeunes furent battus et torturés mais ils gardèrent le silence notamment sur la présence à Plérin du quatrième camarade, Pierre Jouany que Gilbert Paulin connaissait bien également. Ils ne parlèrent pas. Pierre Jouany leur devra donc la vie, ainsi que d'autres résistants dont le professeur Lavoquer.

Le mois suivant leur arrestation, ces trois jeunes furent transférés à la prison de Fresnes. Un mois après, le tribunal de Paris les condamnait à mort. Le 21 février 1944 ils tombaient sous les balles nazies dans les fossés du fort du Mont Valérien dans la région parisienne.

Trois heures avant leur exécution ils exprimèrent dans un dernier message à leurs parents toute l'affection qu'ils leur portaient et la fierté de leur engagement dans la Résistance.

Tous les trois affrontèrent leur destin avec sérénité et courage. On vient de vous lire la lettre émouvante de Pierre Le Cornec. Dans l'adversité leur attitude resta en effet à la hauteur de l'idéal qu'ils avaient servi.

Même si l'Histoire ne se répète jamais de la même façon, l'horreur nazie est là pour nous instruire. Il est souhaitable, aujourd'hui à 79 ans de distance, que les professeurs continuent de lire ou de faire lire ces lettres, d'une rare élévation.

Vous comprenez pourquoi, malgré les années passées, cette date du 10 décembre retentit et retentira toujours dans nos cœurs comme un écho extrêmement douloureux.

Ils sont morts pour la cause des hommes libres.

La ville entière en présence de toutes les autorités fit d'ailleurs en février 1945 des obsèques émouvantes aux trois fusillés. Leur chef clandestin, notre professeur Yves Lavoquer, « Lavoc » comme nous l'appelions, prononça un vibrant éloge funèbre. En août 1947, la rue que les trois camarades empruntaient quotidiennement pour se rendre en classe fut baptisée « Rue des Lycéens-Martyrs ».

Des 21 arrêtés lors du 10 décembre, il en restait 18 qui étaient emprisonnés. Le 1<sup>er</sup> mai ils quittèrent la prison, enchaînés deux par deux, ne sachant pas le sort qui leur était réservé. Ils ignoraient qu'ils partaient vers l'enfer des camps de concentration.

Six de ces lycéens ne revinrent pas de la Déportation. Yves Crespin le pasteur du Lycée, grand résistant, mourut dans un camp. Notre médecin à l'infirmerie, le docteur Erling Hansen et notre professeur d'anglais Louis Le Faucheur revinrent heureusement vivants des camps. C'est à eux, rencontrés ici-même, que j'ai emprunté beaucoup de connaissances et de réflexions sur cette période.

81 noms figurent sur cette stèle parce qu'aux 3 fusillés et aux déportés, il faut ajouter, les combattants élèves du lycée et de l'E.N. L'Ecole Normale des instituteurs était en effet totalement occupée et elle fut donc installée dans ces murs. Ces élèves lycéens ou normaliens étaient souvent des maquisards morts dans les combats de la Résistance ou des volontaires de la France Libre qui pour la plupart avaient rejoint l'Angleterre et qui périrent dans des opérations.

Je citerais en plus une ancienne élève du lycée Renan, Simone Jézéquel, arrêtée en 1944 et déportée à Ravensbrück où elle mourut. Son frère, Yves, élève de Le Braz connaîtra le même sort.

Une des dernières actions allemandes en direction de notre lycée fut l'obligation donnée à tous les élèves de la seconde à la terminale de quitter la Bretagne pour poursuivre dans des conditions inacceptables leur scolarité.

Qui fut alors le traître ? Un jeune élève, Georges Fischer, fut accusé à tort et exécuté à la Libération. Ici à ma place René Huguen il y a exactement 10 ans, nous a dit qu'il faudra absolument le réhabiliter. Pour lui et ceux qui ont enquêté avec lui, le dénonciateur fut un jeune du Parti National Breton dont je ne vous parlerai pas ici.

Georges mériterait donc de figurer aux cotés des 81 noms sur ce monument. Si des jeunes du collège et leur professeur veulent travailler à sa totale réhabilitation nous ne pourrions que les soutenir.

Rappeler ce passé c'est l'occasion de faire un travail de mémoire. Au pied de cette stèle nous voulons nous « ressouvenir » pour reprendre l'expression de Jean Guéhenno. Devant ce monument commémoratif symbolisant l'élan de la jeunesse engagée, pour lequel un de nos professeurs ancien élève du lycée a servi de modèle, ayons une pensée affectueuse pour ces vies brisées comme cette colonne ; et ayons une pensée émue pour toutes les victimes du nazisme et de la barbarie.

Il nous appartient de faire comprendre aux jeunes générations que tout ce sang versé par ceux et celles dont nous honorons les sacrifices, l'a été pour défendre un idéal que nous devons garantir à notre tour.

L'expérience du passé nous impose en effet la vigilance à l'heure de la violence montante détruisant la civilité, à l'heure du terrorisme, des intégrismes, des populismes et des fanatismes et à l'heure de la guerre revenue à nos portes en Europe.

Précisons bien que rappeler ce passé si douloureux n'est pas persévérer dans l'hostilité à l'égard de nos ennemis d'hier qui ont commis ces crimes. Les Allemands sont aujourd'hui nos partenaires, voire nos amis.

Notre vieux bahut, comme nous le nommons entre anciens élèves, peut être fier de ses héros. Il peut d'ailleurs être fier de ses enseignants qui furent souvent de grands résistants comme, par exemple, Paul Guennebaud, professeur d'Anglais, qui fut arrêté en pleine classe. Ce jour-là il prit son imper et son chapeau comme après chaque cours, en disant à ses élèves : « Excusez-moi. Au revoir Messieurs. »

Cet esprit de résistance, ces jeunes de 1943, ils l'avaient certes puisé dans leur famille qui avaient connu 14-18, mais aussi souvent au travers de l'enseignement de leurs professeurs.

Les enseignants actuels continuent en quelque sorte leur mission.

A ce propos, nous tenons, nous les anciens élèves, à féliciter en particulier, Emmanuelle Amelyne, votre professeur de musique. Nous n'oublierons jamais qu'il y a 9 ans la chorale du lycée, sa chorale, est allée chanter au Mont Valérien. L'ancien ministre, penseur et humaniste, Robert Badinter, était venu dans cette enceinte en tant qu'invité d'honneur. Entendant la magnifique chorale, il souhaita qu'elle vienne se produire dans la clairière du Mont Valérien où les noms de nos trois camarades fusillés figurent sur le monument.

L'on revoit encore la scène à la télévision, le président de la République faisant seul comme le veut la tradition le parcours fait par nos trois jeunes martyrs, parcours partant du monument où sont gravés leurs noms aux côtés des 1006 noms de ces patriotes, résistants, otages fusillés, parcours allant jusqu'au lieu où ils furent exécutés attachés à des poteaux. Cette fois le président de la République n'était pas seul, il avait demandé exceptionnellement à être accompagné par un élève de notre, de votre collège.

Pour terminer permettez-moi aussi en tant qu'ancien élève de faire une petite parenthèse : Les milliers d'élèves qui sont rentrés dans cet établissement depuis 1858 en sont sortis avec Anatole Le Braz « le cœur gonflé de gratitude pour la vieille maison ».

Dans ce grand lycée public et laïc, titulaire de la Croix de guerre, des générations se sont formées et des dizaines de milliers de Bretons y sont attachés par des liens affectifs profonds.

Voici ce qu'affirmait Lavoquer dans son discours ici à ma place en 1966. « Notre lycée fut un des plus hauts lieux de la résistance, aucun autre n'a un palmarès plus glorieux. Eh oui, vraiment ces pierres ont une âme, une âme noble et généreuse, pétrie d'humanité ».

Vous, chers élèves, vous qui avez magnifiquement montré, par votre tenue et par votre silence, combien vous pouviez être émus, vous êtes l'avenir de notre pays et vous sauriez, n'en doutons pas, comme ceux de 1943, défendre les valeurs pour lesquelles ils avaient combattu, ces valeurs pour que l'on puisse continuer de vivre en paix et en démocratie.

Pour conclure « Le Gardien du feu » étant le nom de notre journal des lycéens créé en 1938, titre emprunté à un ouvrage d'Anatole Le Braz, je vous dirais chers élèves « Soyez les Gardiens du Feu » !

J'ai sans doute été un peu long mais c'est ainsi que nous concevons un véritable hommage à nos camarades disparus.

Je vous remercie de m'avoir écouté et je remercie en particulier Gilbert Paulin d'avoir traversé toute la Bretagne pour être présent ici comme chaque année. (Je vous invite d'ailleurs à relire le beau discours qu'il a prononcé en 2017 ici même). La municipalité va maintenant pouvoir l'honorer pour toutes ses actions briochines.

C'était mon souhait. Après les démarches et la demande de Jean-Claude Graindorge, président de notre association des Anciens Élèves, Gilbert Paulin a reçu la médaille de la ville de Saint-Brieuc. L'adjoint au maire a rappelé les grandes lignes de sa vie et ses nombreuses activités. Il n'avait été prévenu qu'au tout début de la cérémonie.